

Le chasseur abstrait éditeur

CANNIBALES

10

Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve

Les conséquences maléfiques de la série **facteur N** —imaginée par le vicieux docteur Zacharias Soriana— sur le comportement de ses contemporains

dont la novélisation est aussi publiée par Le chasseur abstrait

renseignez-vous



renseignez-vous chez Le chasseur abstrait

pour faire suite à

roman de Patrick Cintas







**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-389-0  
EAN : 9782355543890

ISSN série CANNIBALES : 978-2-35554-337-1

Dépôt légal : novembre 2016

**Copyrights :**  
© 2016 Le chasseur abstrait éditeur



## Le facteur *N*

Une série composée de

**N** – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

*Paru chez Le chasseur abstrait.*

**CANNIBALES** – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

*Déjà paru chez Le chasseur abstrait ? :*

- 1- Popol-les-Rouflaquettes.
- 2- Art. XX & ss.
- 3- Toussaint moins un.
- 4- Scène morte avec les morceaux.
- 5- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même.
- 6- La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy.
- 7- Tarzan VII.
- 8- De livre, *nada* (nouvelles).
- 9- Papas nazis, dadas nazis.
- 10- **Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve.**

À paraître prochainement :

- 11- **Les pompes de Willy Li Lee.**

Et bien d'autres...



**Je suis là pour vous confirmer  
que c'est un rêve**

Patrick Cintas





C'est en mauvaise heure et sous une mauvaise étoile que vous êtes descendu, mon cher patron, dans l'autre monde ; et maudit soit l'instant où vous avez rencontré ce seigneur Montésinos, qui vous a rendu à nous comme vous voilà ! Pardieu, Votre Grâce était bien ici en haut, avec son jugement complet, tel que Dieu le lui a donné, débitant des sentences et donnant des conseils à chaque pas, et non point à cette heure contant les plus énormes sottises qui se puissent imaginer.

– Comme je te connais, Sancho, répondit don Quichotte, je ne fais aucun cas de tes paroles.



**1**

*Raconté par Koka, devant Dieu*

Vous n'allez pas me croire. Les temps ont bien changé. Certes, quand Kako et moi sommes revenus de la guerre, il y avait belle lurette que plus personne ne songeait à aller tout nu, même pour se baigner dans le fleuve. Les femmes sont la cause de ce nouvel usage du corps. On couvre les parties génitales, qu'on soit homme ou femme, et passé un certain âge, les enfants n'ont plus droit à la nudité publique. Les femmes ont trop vanté la vigueur au détriment de l'amour et l'homme, qui est bête comme ses pieds, est tombé dans le piège. Mais il est maître des destinées terrestres, qu'on appelle maintenant les lois. Et il impose le port du slip, qui couvre aussi le derrière, car il est l'inspirateur de pratiques que l'excuse de la pérennité de la race rend caduques. Vous verrez que bientôt, on couvrira le sein des femmes. Et pourquoi pas les cheveux ?

Bref, mon neveu Kako et moi revenions de la guerre où son père, autrement dit mon beau-frère, est mort sans avoir eu le temps de nous confier ses dernières volontés. Sa tête a été coupée par le sabre d'un ennemi. Je l'ai vue

tomber. Ma lance a transpercé cet ennemi qui ne faisait que son travail. À l'époque, on parlait encore de travail, et non pas d'honneur comme aujourd'hui. L'honneur est un slip, mes amis.

J'avais moi-même perdu une jambe que je n'ai pas retrouvée, sinon elle serait encore là pour témoigner à la place de ma parole. Avant d'être coupée, elle subit maintes blessures que l'os affilé de mon ennemi m'infligea avant de périr la tête écrasée entre la pierre et le rocher. Et je n'avais pas fini de la réduire en bouillie qu'un autre ennemi, venu par-derrière, me coupa la jambe portant les preuves de ma bravoure au combat. Cette jambe, je l'ai vue s'élever et retomber dans le ravin qui est l'entrée de l'Enfer. Vous me croirez donc sur parole.

Kako n'avait subi aucune blessure d'importance, je veux dire de celles qui amputent l'homme ou en réduisent la puissance et l'adresse. Son corps témoignait de rudes combats, mais l'animal était si leste que jamais on ne vit le fil de l'épée lui chatouiller la peau. C'était tout juste si la pointe parvenait à laisser sa trace. On pourrait penser que Kako était destiné à devenir un héros à son retour au village, mais ses blessures avaient plutôt l'air de griffures d'épines. Aucune n'était assez profonde pour inspirer le respect.

N'allez pas croire que je suis un guerrier professionnel. Pour dire vrai, Kako et moi étions partis à la chasse et voilà que nous nous retrouvons pris entre deux feux dans une bataille qui ne concernait pas nos intérêts ni ceux

des nôtres. On tombe dans un camp, on nous équipe l'un d'une lance et l'autre d'une épée. On nous casque. On nous paie avec des coquillages d'Afrique, les plus beaux que nous n'avions jamais vus. Et l'ennemi s'en prend à nous comme si nous devions payer de nos vies une dette dont nous n'avions aucune idée, car ceux de notre camp s'étaient bien gardés de nous expliquer pourquoi de si sauvages ennemis en voulaient à leurs biens et à leurs existences.

L'homme est ainsi fait qu'il se bat pour défendre sa vie, quitte à prendre celles des autres. Il est clair qu'en agissant ainsi, nous ne faisons que prendre, car la vie, aussitôt ôtée à son propriétaire légitime, s'éteint comme un feu sous la pluie. Mais en plus de la pluie, qui est le fait de l'assassin, nous portions l'orage et son concert de rumeur et de feu. Je ne sais pas si nous gagnâmes ni ce qu'on nous dut, ou le contraire. Ma jambe fut emportée en Enfer et, je ne sais par quel miracle que mon neveu Kako a vu de ses yeux, mais dont il refusait obstinément de me parler, allez savoir pour quelle raison, lui et moi revînmes de la guerre, un peu par désertion et beaucoup parce que nous aimions notre race.

On nous appelle les Azas. Nous sommes en principe pacifiques. Je veux dire que nous ne volons personne. Nous chassons. Nous cueillons. Nous cultivons. Nous sommes ce qu'on appelle un peuple civilisé, ce dont nous sommes assez fiers, sans toutefois en concevoir de l'orgueil comme d'autres peuples qui ont atteint

cette grandeur d'esprit et qui, par orgueil donc, finissent par piller les zones les moins sensibles à l'intelligence telle que nous la concevons.

Revenant d'une guerre qui n'était pas la nôtre, nous avions hâte, Kako et moi, d'en informer nos concitoyens. Cette guerre était si proche de notre territoire sacré que nous y étions tombés alors que nous chassions dans les terres voisines, lesquelles font l'objet d'un accord entre les peuples de notre région afin de préserver la faune qui nous nourrit et nous habille. Mais combien de temps avons-nous perdu ? Les combats nous avaient fait perdre le compte des jours et rien, dans notre armée, n'était prévu pour renseigner le soldat sur le temps qu'il perdait à ne pas être avec les siens pour les nourrir et les multiplier.

Kako était particulièrement inquiet du sort des siens, car il y avait trouvé une jeune cousine à épouser. Son membre viril se dressait chaque fois qu'il pensait à elle et comme il allait nu, à la mode ancienne, le spectacle dégoûtait quand il ne révoltait pas. L'ennemi, au combat, savait bien ce qu'il devait couper, plutôt qu'une jambe ou une tête, mais Kako ne subit pas cet outrage. Nous rentrions presque joyeux, quoique ma jambe, quelque part en Enfer où elle attendait, selon ce que j'en savais, d'être réduite en cendres, souffrît au point de m'arracher de longs cris de désespoir. Le Koka qui revenait de la guerre n'était plus le même homme.

Kako, par contre, se portait bien. Il ensemençait la nature plusieurs fois par jour en poussant des cris de plaisir comme sans doute je n'en ai jamais poussé. Il faut dire que la nature l'avait gâté. Il était de ces hommes qui donnent raison aux femmes et tort aux nouveaux usages. Il était cependant conscient qu'une fois arrivé chez nous, il aurait l'obligation d'enfiler un slip et de ne plus pratiquer la masturbation à l'air libre. D'ailleurs, sitôt arrivé, si la destinée n'avait pas été changée par notre absence, il épouserait Glika, la jeune cousine qui était aussi ma nièce... et une des premières femmes à se couvrir les seins selon un usage qui commençait par être une mode et qui deviendrait tôt ou tard une obligation. Je vous le dis : ils finiront par obliger nos femmes à couvrir leurs cheveux. De quoi ? Je ne sais pas, mais en tout cas pas de boue ni de feuillages comme font nos comédiens quand ils jouent nos tragédies.

Mais je reprends ici mon récit, car vous savez déjà ce que je pense, mes amis. La nuit était tombée. Il était temps pour Kako de penser à sa cousine. Il profita du temps que je mis à réchauffer nos aliments sur un feu pour caresser sa longue flûte cyrénaïque. Pendant que l'eau bouillait, je pouvais entendre sa plainte, si on peut appeler ça une plainte, car le bonhomme n'avait pas l'air de s'en plaindre. Il préparait sa nuit. Le cri, ce serait pour plus tard. Il revint donc dans la lumière de notre cuisine avec un membre en état de satisfaire le cul le plus

exigeant. Mais j'ai pour principe de ne jamais folâtrer avec les membres de la famille, d'autant que celui-ci avait acquis une grande familiarité de type guerrier, la meilleure qui soit. Il s'assit sur un tronc couché et mordit dans le premier morceau de viande sans dire autre chose. Je mordis aussi, moins bandé. Et nous achevâmes notre repas sans cesser de penser à réserver nos paroles à nos rêves, ceux que nous ne manquerions pas de faire dans notre sommeil.

Nous nous apprêtions à nous coucher quand, notre feu éteint, nous vîmes une lueur s'élever dans le ciel. Personnellement, je n'ai jamais assisté à ce genre de phénomènes qui font beaucoup parler depuis longtemps. Nous avons même quelques bons témoins dans la famille, passés et présents. Ces visiteurs venus du ciel ne nous ont jamais fait aucun mal, reconnaissons-le. Mais nous ont-ils servi à quelque chose ? Pas plus. Aussi n'avons-nous plus peur. Nous regardons le ciel avec cette sérénité apaisée.

Pourtant, cette lueur ne fila pas dans l'éternité de la nuit, comme cela arrive toujours, selon ce que nos témoins rapportent. Elle dansait sous les nuages, éclairant leurs ventres trop pleins. Si c'était de la lumière, et il ne pouvait en être autrement, alors nous étions tout près d'un village qui n'était pas le nôtre. J'en tremblais. Ma deuxième jambe, s'il n'est pas trop exagéré de l'appeler comme ça, fut prise de crampes qui m'interdirent de me déplacer comme le fit mon neveu pour regarder par-dessus la broussaille.



Aux signes qu'il me fit, code dont nous avons hérité des pratiques du combat, et particulièrement de l'embuscade, je sus que le danger n'était point patent, mais qu'on eût mieux fait de nous en éloigner. Je commençai à plier bagages.

Il revint, non pas pour m'aider, mais pour me confier sa joie. Sur le coup, j'ai cru que nous étions arrivés. Je pensai déjà à amuser mes frères dont l'un ne manquerait de dire : « Tu ne m'étonnes plus, Koka ! Et tu aurais passé la nuit à deux pas de chez toi ! Après tant d'années ! » On a toujours apprécié ma naïveté, car elle n'a jamais eu d'autres conséquences que le rire de ceux que j'aime.

« Penses-tu, oncle Koka ! Nous sommes bien loin de chez nous. Mais ce que je viens de voir remplit mes yeux comme j'aime qu'on les remplisse ! »

À voir l'état de son membre, je crus alors que nous bivouaquions près d'un bordel. Je lui montrai le contenu de notre bourse commune :

« Crois-tu que nous en avons les moyens, petit écervelé ! Va plutôt te caresser derrière un arbre. Je ne veux pas voir ça.

— Tu aurais bien tort, mon oncle !

— Je ne tiens pas à te voir gigoter de plaisir !

— Il est bien question de cela ! J'y retourne, quoi que tu en penses.»

Et le voilà de nouveau dans la broussaille, montrant son petit cul tout excité et le secouant pour

me donner des idées. Je m'approchai. La broussaille frémissait. Les yeux au ras du feuillage, je vis alors ce qui excitait l'esprit de mon neveu : une fille toute nue qui dansait comme jamais je n'avais vu danser de ma vie ! Je retins mon cri. Elle dansait autour d'un feu et c'était ce feu dont la lumière s'élevait dans le ciel pour caresser le ventre dodu des nuages. Tout le village s'était rassemblé sur cette place. Il ne devait pas être très peuplé, mais c'était des hommes civilisés, si j'en jugeais par l'usage du vêtement. Seule la fille était nue. Son entrejambe était glabre comme celui d'un enfant, mais la poitrine désignait une fille en âge d'être épousée et même fertilisée. La broussaille remuait tellement que je demandai à mon neveu de cesser son exercice ou au moins d'en relativiser l'empire. S'il continuait ainsi, nous allions être repérés et Dieu sait ce qu'il nous arriverait alors ! Je n'avais aucune envie de me soumettre encore aux lois de la guerre. Ne supplicie-t-on pas les espions après les avoir fait parler ? Et qu'aurais-je avoué à des villageois qui assistaient à un spectacle de leur goût ? Qu'il n'était pas du mien ? La dimension insensée du membre de mon neveu ne parlerait pas pour moi.

Nous étions sur une hauteur, ce qui expliquait l'inconscience de Kako. Il prenait son temps, laissant son membre frémir en l'air dans l'attente d'une nouvelle caresse. Heureusement pour moi, je ne voyais plus son petit cul. Toute mon attention portait sur la broussaille que je

tentais de retenir en empoignant ses branchages compliqués. Mais le mouvement que Kako lui impliquait se multipliait de buisson en buisson. Il atteignit bientôt les deux extrémités de cette longue haie dont les baies me parurent autant de clochettes. Et ce qui devait arriver arriva : un peloton de guerriers lourdement armés nous tomba dessus.

Je fus roué de coups des pieds à la tête. On m'arracha même des cheveux. J'appris plus tard, à la décharge de ces braves gens, que malgré un degré de civilisation élevé ils cultivaient encore dans leurs esprits quelques vieilles superstitions, dont celle de l'unijambiste, que nous avions, nous les Azas, jetées dans la poubelle de l'Histoire depuis longtemps. Heureusement, leur pratique n'allait pas plus loin que les coups, l'arrachement des cheveux et l'enfoncement d'un bout de bois dans le derrière. Ils ne tuaient pas les unijambistes. Ils les neutralisaient avec les moyens de leurs lois. Un solide guerrier vêtu d'une cuirasse d'os multicolore tenait le bout de bois dans ses puissantes mains et me conduisait ainsi derrière la troupe qui redescendait le chemin vers la place du village.

Quand nous l'atteignîmes enfin, mon gardien retira le morceau de bois, sorte de manche, le retrempa dans le pot de graisse qui était attaché à sa ceinture et le remit exactement à l'endroit où il était. Il me montra le bout d'un de ses doigts pour m'indiquer que je saignais. Plus loin, on avait couvert mon neveu d'une

toile de cuir noir percée d'un trou dans lequel sa tête était agitée par une douleur appliquée aux orteils du pied droit. C'était ainsi que les Oris, ledit peuple, faisaient parler les espions. Mais Kako ne parlait pas. Il hurlait. J'en conçus moi-même une espèce de douleur qui n'était pas située dans mon cul car, à cet endroit-là, j'éprouvais un plaisir sans limites. Mon gardien en souriait béatement comme si ce bout de bois lui appartenait. La fille, toute nue, avait cessé de danser. Des femmes en robes blanches activaient le feu. Notre avenir était tout tracé.

Nous vîmes alors arriver Xorok, le chef du village Ori. Cuirassé des pieds à la tête, il sentait la moelle rance et l'ongle encore saignant de la bête qu'on vient de dépecer. Ordonnant qu'on cessât de pincer les orteils de Kako, il s'approcha de moi et me salua d'un geste large du bras droit qui se posa sur mon épaule, la gauche je crois. Il avait des yeux sombres enfoncés dans le crâne sous d'épais sourcils rouges. Puis il passa derrière moi, sembla examiner l'outil de torture qui était planté dans mon cul et en empoigna l'extrémité qu'il commença à relever dans l'intention de m'empaler tout droit comme je le méritais. Il parlait une langue que je ne connaissais pas. Et mes pieds demeurèrent sur terre. Comprendrait-il quelque chose si nous parlions, mon neveu et moi ? Il frappa durement ma jambe et je m'écroulai à ses pieds, le derrière en l'air pour ménager mon pauvre cul qui ne prenait plus plaisir à être ainsi martyrisé.

Une longue suite de syllabes, que je reconnus, sortit de sa bouche sans qu'aucun mot ne prît un sens. Et Kako se remit à crier.

Nous allions mourir sans comprendre ce que ces villageois civilisés exigeaient maintenant de nous. Et nous allions même parler sans être compris d'eux. Drôle de combat ! Plus loin, le feu avait pris une dimension dantesque. Voilà où nous finirions, morts ou vivants, car on a beau être civilisés, nous ne savons toujours pas être autre chose qui, en dehors de la mort ou de la vie, nous préserverait de l'injustice.

« Adieu, mon pauvre neveu !

— Je me battraï, mon oncle ! Je n'ai pas le choix !

— Pauvres, pauvres de nous ! »

Et tandis que nous échangeions nos dernières paroles dans ce monde, n'imaginant plus pouvoir en dire autant dans l'au-delà, Xorok était revenu sur sa décision. On ne nous ferait pas cuire avant de nous manger. Il pinça en riant mes deux fesses, puis mes joues et remit sur ma tête une poignée des cheveux qui m'avaient été arrachés. Je ne comprenais rien à ce rituel. Jadis, nous, les Azas, nous tranchions l'unijambiste en deux parties non égales, et nous jetions celle à laquelle s'accrochait encore une jambe dans une mixture dont nous avons, avec l'abandon de cette cruelle superstition, perdu le secret. L'autre partie était donnée aux chiens. Un interprète sortit de la foule. Il s'appelait Zé, ou

quelque chose d'approchant. Il prit le temps de tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de s'adresser à moi en ces termes :

« Pourquoi ce jeune homme va-t-il nu ? Manque-t-il à ce point de civilisation ? Tu es bien habillé, toi ?

— C'est que, chez nous, répondis-je, l'usage du vêtement n'est pas encore une obligation. Mais cela viendra. Votre peuple en est la preuve...

— Nous ne connaissons pas les Azas. Connais-tu les Oris avant de les rencontrer en cette nuit noire ?

— Mon neveu et moi-même revenons de la guerre. Nous avons connu beaucoup de peuples, mais nous ne nous sommes jamais battus avec ou contre ceux que tu nommes les Oris.

— La guerre est une ignominie !

— Nous avons été enrôlés de force !

— C'est toujours ce que dit le guerrier à qui on reproche de s'être livré au massacre de ses semblables. Ton neveu porte les traces de l'héroïsme.

— Ce ne sont que griffures d'épines et caresses de femmes !

— Xorok dit que tu es un sage, car tu sais te servir de ton cul. Était-ce là ton combat ?

— C'est bien injustement qu'on m'a coupé une jambe alors que je m'offrais au plaisir d'un prince.

— Un jaloux ?

— Vous ne saurez jamais, ô peuple Ori, comme il est difficile de servir de paix à la guerre ! »

C'est ainsi que je provoquai l'hilarité générale. Bien m'en prit, car on cessa d'écraser les orteils de Kako entre les mâchoires d'un âne mort. On nous conduisit dans une maison où le feu était allumé et la soupe dans le pot. On nous servit et Zé traduisait joyeusement les encouragements et les critiques. La grosse femme qui nous servait était couverte de peaux toutes plus chatoyantes les unes que les autres. Je n'osai lui demander si elle ne crevait pas de chaud là-dessous. Elle m'invita à caresser ce poil épais et ma main rencontra plus d'un téton dressé pour l'amour. Que voulez-vous ? Je suis ainsi fait. Pour l'homme dénaturé et pour la femme qui en vaut deux.

Le chef Xorok avait pris place en face de nous, derrière le pot contenant la soupe. La fumée, poussée par la brise venant de la porte d'entrée, chatouillait ses frémissantes narines, mais il ne fut pas servi. Il fumait une grosse pipe de je ne sais quelle plante locale dont l'odeur ne me disait rien. Et pourtant, j'ai vécu.

La jeune fille qui dansait nue tout à l'heure s'était habillée, si on peut parler de vêtement à propos d'un châle qui semblait être tissé, art dans lequel nous les Azas faisons nos premiers pas, alors que les Oris étaient déjà capables de dessiner avec les couleurs du fil. Zé nous apprit

qu'elle s'appelait Mara et qu'elle était destinée à Tizia, le peintre. J'avais entendu parler, entre deux batailles, de cet art qui consiste à peindre des figures d'hommes et d'animaux sur les parois de nos grottes ancestrales. Nous ne vivons plus dans les grottes, nous, peuples civilisés, et les Oris moins que les autres, mais ils prétendent avoir conservé la pratique de cet art et même d'en avoir hérité le rituel. Je tombai des nues.

« Nos grottes à nous, Azas, ne sont pas plus habitées que les vôtres, mais leurs parois ne sont pas peintes. Nous peignons nos assiettes comme d'autres peignent leurs boucliers, mais jamais personne chez nous n'a eu l'idée de peindre les murs d'une grotte. C'est ridicule !

— C'est pourtant ce que faisaient nos ancêtres, dit Zé. Je ne vois pas pourquoi nous ne le ferions pas nous aussi.

— Dans ce sens, cher Zé, je comprends les Oris.

— Tu es un sage, Koka. »

Xorok se mit alors à parler. Il y avait du monde dans la maison, peut-être la moitié du village. Notre grosse hôtesse avait disparu dans cette foule compressée. Tout le monde se taisait, sans aucune expression de respect, qui est la forme de terreur la plus répandue chez les peuples sauvages. On plaça pourtant un os au-dessus de la tête du chef, tenu par un enfant juché sur les épaules de son père. Chez nous, les Azas, personne n'aurait eu l'idée de placer ainsi un



os au-dessus de celui qui parle, mais l'héritage culturel est ce qu'il est. Tant qu'il n'inspire pas l'honneur ni le respect, il est un usage digne de la civilisation. Les Azas et les Oris s'accordent sur ce point : c'est l'honnêteté et la sincérité qui fondent le bien-être, qualité qu'il convient de reconnaître aux peuples policés.

« Zé, commença Xorok, explique à ces étrangers que demain est le Jour du Peintre et que cette nuit est celle où la promesse se prépare à nous quitter pour le rejoindre dans la grotte où il construit son œuvre dans la lignée des milliers d'années qui nous séparent et nous sépareront toujours du Premier peintre... explique-leur, Zé ! »

Zé nous expliqua. Nous comprîmes. Xorok continua :

« C'est ainsi. Nous ne changerions rien à cette Fête. Et rien ne nous changera au point de nous contraindre à changer le rituel ou même à l'abandonner. Compris ? »

Je fis un signe de la tête après que Zé eut traduit.

« Voici ! Aujourd'hui, et depuis plusieurs années maintenant, et pour encore, nous l'espérons, de longues années à venir, Tizia construit une œuvre digne de ce nom. D'ailleurs, les dieux ne se sont pas manifestés pour dire le contraire, ce qui est quelquefois arrivé, reconnaissons-le, car à l'heure de choisir le peintre qui va succéder au précédent, mort de vieillesse en principe, il

nous arrive de nous tromper. Les dieux ne nous le pardonnent pas. Et nous payons très cher cette malheureuse erreur de casting. Heureusement pour nous, nous avons fait le bon choix en élisant Tizia. Les dieux sont satisfaits de son travail. Il a repris la Grande Fresque dans le sens de la Tradition et avec autant de génie que ses heureux prédécesseurs. Comme le veut la Tradition, il vit seul dans la Grotte. Il y trouve de quoi se nourrir. L'eau et les petits animaux n'y manquent pas. C'est aussi un fin chasseur. À l'apprentissage de la peinture, nous n'oublions pas d'associer l'art de la chasse et de la survie en milieu hostile. Je dis hostile, car la solitude y est absolue. Du moins le serait-elle, amis Azas, si nous n'avions pas eu l'idée, peut-être suggérée par le Premier Peintre, de sacrifier chaque année, le Jour du Peintre, la plus belle de nos filles. Et la plus douée pour le plaisir. Avouons qu'il est arrivé que cette fille fût un garçon, ce qui n'a pas d'incidence sur cette tradition puisque le Peintre n'est pas censé se reproduire. Mais Tizia, en digne fils de son père, aime les filles. Explique-leur, Zé !

— Tizia est le premier fils de Xorok et d'Erka...

— Mara est belle et voluptueuse. Il ne lui reste plus, pour donner raison au poète, qu'à apporter à Tizia toute la tranquillité dont un artiste a besoin pour être lui-même et les autres à la fois. Demain, à l'aube du grand Jour, elle sera offerte à Tizia. Et comme le veut la Tradition,

elle a maintenant toute la nuit pour se donner aux autres selon ce que son âme lui inspire.»

Et tandis que nous étions tous assis pour écouter Xorok, Mara se leva et sa robe glissa de nouveau à ses pieds. Le rasoir avait manqué quelques poils qui excitèrent Kako. Je passai ma main entre ses cuisses, par derrière et, empoignant son membre qui se raidissait rapidement, je le tirai vers moi, obligeant son maître à serrer les cuisses pour contenir une érection dangereuse. Comment ne pas craindre, alors qu'on est incomplètement informé d'une tradition, ce comportement généralement taxé d'obscène et, à ce titre, susceptible de faire l'objet de poursuites judiciaires avec ce que ceci implique de peine capitale en un temps où la civilisation balbutiait encore chez les Oris comme chez les Azas et sans doute bien d'autres peuples prometteurs ? Pas vrai ?

Xorok fit un signe convenu et Mara sortit, toute nue et échevelée comme on s'attend à rencontrer la femme en proie à l'extase du désir, laquelle précède, si je ne me trompe pas, le paroxysme du plaisir, avec pour temps de liaison toute la procédure naturelle de la caresse agrémentée des inventions connues et inconnues de l'imagination et de la fantaisie.

Nous assistâmes alors au spectacle de la danse de Mara dans la peau de la fiancée du Peintre. Le feu, alimenté par les femmes du village toutes vêtues de blanc, s'élevait encore plus haut. Mara était parfaite dans ce rôle, bien que

le théâtre, si apprécié chez nous, n'appartînt pas aux traditions des Oris. J'avoue que moi-même, peu porté sur la pratique de la femme, j'éprouvai alors une espèce d'amour qui me mit en émoi, à moins que ce ne fût là toute l'influence que le membre à demi bandé de Kako exerçât sur moi, car je le tenais toujours. Le cœur de Kako y battait de plus en plus fort. Il me reprocha alors une douleur qui était bien de mon fait, comme je le reconnus en rougissant. Et Mara dansait tandis que la Lune déclinait lentement dans un ciel peuplé de gros nuages caressés par la lumière du feu. De temps en temps, elle en irisait les franges et sa lumière descendait en flocons.

Assis sur son trône, Xorok applaudissait chaque figure en brailant comme un ouvrier. La reine Erka (je ne sais si ce titre était le sien, Xorok ne s'étant pas présenté comme roi, mais comme chef) se montrait plus digne de mon admiration, car elle plaignait Kako sans cesser de faire signe à une servante d'en humecter les orteils douloureux avec un pinceau de soie enduit d'une substance magique. Je dis servante, mais je la voyais de dos et il n'y a rien qui ressemble plus à un homme parfait qu'une femme vue de dos. Je n'insistai pas, craignant une maladresse lourde de conséquences.

Nous passâmes ainsi une bonne partie de la nuit. Puis Mara déclara qu'elle en avait assez fait. Elle se coucha près du feu et sembla s'endormir. Je tenais bien le membre de Kako,

décidé à l'empêcher de nous procurer des ennuis. Et ainsi accouplés, nous regagnâmes la maison qui nous était désignée comme l'hôtel de notre séjour chez les Oris. Erka nous y conduisit elle-même, car c'était une propriété de sa famille. Ce fut cependant sa servante, une fille décidément, qui manœuvra la serrure. Nous dormirions dans le même lit, habitude de soldats. Nous avions rendez-vous avec le soleil pour assister à la suite du rituel. J'avouai à cette femme charmante, la reine et non point la servante, ô moqueurs, que jamais de ma vie je n'avais été reçu aussi bien chez l'inconnu, si nous faisons toutefois exception de la réception, dont elle s'excusa encore en cachant le bâton dans son dos. J'ignorais totalement ce que la Tradition prévoyait de faire avec ce bout de bois enduit de mon sang et de mon odeur. Erka, souriante et précise, ne semblait pas s'en inquiéter. Elle nous laissa seuls, non sans nous recommander de laisser la fenêtre ouverte, car Xorok ne nous pardonnerait pas si nous manquions la cérémonie. Il lui avait avoué, à l'oreille, pendant que Mara dansait, qu'il se sentait tout excité à l'idée de nous en commenter le déroulement, quoique Zé, à son avis, ne traduisait pas bien et pas tout. Je ne savais si je devais rire ou pleurer de cette confidence. Et je bâillai. La porte se referma.

Je lâchai enfin le membre convulsé de Kako. Comme la branche qui sert de piège, elle se déploya à plaisir. J'ouvris la fenêtre, jetant un

regard médusé sur le feu que des femmes apaisaient en le couvrant de cendres. Mara était couchée sur le côté, les jambes repliées, couverte de sa robe que quelqu'un avait simplement déposée sur elle. À distance pourtant, ou à cause de cela, je reconnus un beau visage. Les yeux fermés inspireraient le Peintre pas plus tard que la première nuit passée ensemble, je n'en doutais pas. Je rejoignis Kako dans le lit. Il achevait son œuvre dans un cri heureusement étouffé. Il n'était pas question de signaler cette vilaine habitude aux voisins.

Ensuite, je rêvai, à peine endormi cependant. J'entendais la respiration rapide de Kako qui ne se caressait pas pourtant. Comme il était étendu sur le dos, sans couverture, je vis qu'il ne pensait pas à sa cousine, ni à Mara. C'est dans ces circonstances que l'homme entreprend de prendre la place de la femme. Je m'en gardai bien. En plusieurs années de vie commune et de bataille en bataille, jamais Kako ne m'offrit ce mince plaisir : faire dresser une queue. Par chance, nos corps expéditionnaires n'en privent pas l'amateur. Avouerai-je ici que ce fut le côté positif de nos expéditions forcées ?

Soudain, tandis que je pensais à ces enfantillages d'homme, je m'aperçus que Kako avait quitté le lit. Je me redressai sur mon séant, cherchant la mèche de la lampe. La fenêtre était toujours ouverte. Je me mis à craindre le pire. Me précipitant à la fenêtre, je constatai avec horreur que Mara n'était plus là, couchée auprès du feu.

Ceci ne voulait rien dire encore, mais en disait déjà trop. Elle avait pu aller coucher ailleurs. Oui, mais avec qui ? J'enjambai la fenêtre, me souvenant que la porte grinçait. La place était déserte. Le feu éteint fumait à peine, répandant l'odeur des cendres froides. Par terre, des pieds avaient piétiné la poussière, mais sans la brusquerie des enlèvements. On eût dit au contraire que, s'éloignant, deux êtres pourtant faits pour avoir les pieds sur terre s'étaient, non pas envolés (restons réalistes), mais allégés et que bientôt il me faudrait constater que ces pieds s'étaient effectivement élevés pour atteindre la hauteur d'un lit.

[...]





## Table des matières

1 - Raconté par Koka, devant Dieu.	9
2 - Raconté par Xorok (chef des Oris), plus tard à son procès chez les Azas.	31
3 - Raconté Erka (épouse de Xorok) au même procès.	55
4 - Raconté par Lila (fiancée choisie pour une éventuelle reprise du rituel, un an plus tard)	77
5 - Raconté par Kako lui-même, plus tard chez les Azas.	99
6 - Raconté par Elsior (fils de Kako et Zinia), passé chez les Olags.	121



du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur* :

*un choix de titres :*

- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- N - roman
- Popol-les-Rouflaquettes - roman
- Art. XX & ss - roman
- Toussaint moins un - roman
- Scène morte avec les morceaux - roman
- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même - roman
- La Société Mortuaire d'Aménagement d'Alfred Vermoy - roman
- Tarzan VII - roman
- De livre, *nada* - nouvelles
- Papas nazis, dadas nazis - roman

*l'œuvre intégrale ici :*

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)**  
**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-389-0  
EAN : 9782355543890

ISSN série CANNIBALES : 978-2-3554-337-1

Dépôt légal : novembre 2016



La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions. Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

**N** (roman paru chez Le chasseur abstrait) est le noyau d'une série romanesque. Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est racontée dans **N** aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion. A suivre...

10

## Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve

...Vous n'allez pas me croire. Les temps ont bien changé. Certes, quand Kako et moi sommes revenus de la guerre, il y avait belle lurette que plus personne ne songeait à aller tout nu, même pour se baigner dans le fleuve. Les femmes sont la cause de ce nouvel usage du corps.

**Déjà paru dans la série**

*Voir en première page intérieure.*

18 €

lechasseurabstrait.com

